Revue Mensuelle Illustrée
Prix : **2** frs **50**

13e Année - N° 4
Mai 1939

# Les Biographies Médicales

Notes pour servir à l'Histoire de la Médecine et des Grands Médecins

*Commencées par P. BUSQUET et A. GILBERT*

---

## Jean-Martin CHARCOT
(1825-1893)

par A. SOUQUES et H. MEIGE
Membres de l'Académie de Médecine

---

I

Dans la vie des hommes qui ont marqué leur passage d'un trait de lumière durable recueillons pieusement pour l'enseignement de la postérité, jusqu'aux moindres paroles, aux moindres actes propres à faire connaître les aiguillons de leur grande âme.

PASTEUR.



PARIS
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIERE ET FILS
19, Rue Hautefeuille

Déjà paru

ALIBERT, DOUBLE CHAUSSIER, BROUSSAIS (1re et 2e parties), LAËNNEC, CORVISART, BOURDOIS de LA MOTTE, DUMÉRIL, DESGENETTES (1re et 2e parties), ESQUIROL, PINEL (1re et 2e parties), PARISET, ORFILA, PORTAL (1re et 2e parties), De JUSSIEU, Le ROUX des TILLETS, BOURRU, HALLÉ, RÉCAMIER, ROYER-COLLARD, DUPUYTREN (1re et 2e parties), BICHAT, CUVIER, Le Baron LARREY (1re et 2e parties), TESSIER, FOUQUIER, PERCY (1re et 2e parties), BOYER, BECLARD, CLEMENCEAU, ACHARD, HAYEM, RICHER, RICHERAND, PIORRY (1re et 2e parties), DUBOIS (1re et 2e parties), BERTHELOT (1re et 2e parties), ROUX, POUCHET, CALMETTE (1re et 2e parties), BAZY (1re et 2e partie), BOUILLAUD, TROUSSEAU (1re et 2e parties), VELPEAU (1re et 2e parties), ROBIN, JOBERT, RAYER, RICHET (1re et 2e parties), VINCENT (1re et 2e parties), CULLERIER, CHAPTAL, LITTRÉ (1re et 2e parties), BAUDENS, Claude BERNARD (1re et 2e parties), MARFAN (1re et 2e parties), FAURE, SERGENT, DECHAMBRE MALGAIGNE, SAPPEY, PIDOUX, VILLERMÉ, LOUIS, CLOQUET, SÉDILLOT, NOBÉCOURT, CRUVEILHIER, GRISOLLE, DUVAL, BERGER, LISFRANC, MARJOLIN, PELLETAN, HAMEAU, LASÈGUE (1re et 2e parties), GERDY, LEREBOULLET, LE GENDRE, ROSTAN, GAYET, MAGENDIE (1re et 2e parties), Amédée BONNET, LABOULBÈNE, DUBOIS Frédéric, ANDRAL, BROCA, DUPRÉ, LARREY Hippolyte, JABOULAY, QUESNAY, DEBRÉ, LA PEYRONIE (1re et 2e parties), LAVERAN, CHOMEL, CAILLAU, DESAULT, Marc-Antoine PETIT, BABINSKI, Daniel MOLLIÈRE, MERGET, ROLLET, PÉTREQUIN, BORDEU (1re et 2e parties) CABANIS, ALBARRAN, PÉAN (1re et 2e parties), Antonin PONCET, BRETONNEAU, DIEULAFOY (1re et 2e parties), MORAT, DEBOVE, VILLEMIN (1re et 2e parties).



| | | |
|---|---|---|
| Edition | | 24 fr. |
| | | 28 » |
| | Autres pays. . . . | 32 » |

| | | |
|---|---|---|
| Edition de luxe sur Lafuma pur fil. . . . . . . . . . . | France et Colonies. | 50 fr |
| | Belgique. . . . . . . | 55 » |
| | Autres pays. . . . | 65 » |

**Les Biographies Médicales** paraissent
en 2 éditions

Une édition ordinaire.

Une édition de luxe à tirage limité.

# CHARCOT (Jean-Martin)

(1825-1893)

---

Vers le début du siècle dernier, au cœur même de Paris, en pleine cité Trévise, s'était installé un charron, de souche champenoise, adroit et ingénieux. Bientôt, délaissant les véhicules rustiques, il se mit à construire pour les citadins des voitures qu'il se plaisait à décorer. Il devint ainsi carrossier, sans que pour cela ses affaires fussent beaucoup plus prospères.

Martin Charcot était son nom. De son mariage avec Jenny Saussier, il avait eu quatre enfants, quatre fils, prénommés Martin, Jean-Martin, Émile et Eugène. Ceux-ci, pendant leur enfance, ne connurent que l'exemple quotidien du labeur paternel et la prudente économie de leur mère.

Le moment vint de penser à l'avenir de ces garçons. Les lancer tous les quatre dans des études longues et coûteuses, il n'y fallait pas songer : les ressources du carrossier n'auraient pu y suffire. Passe encore pour un seul; mais lequel? La difficulté fut tranchée par la méthode expérimentale : ils furent mis ensemble au Lycée Bonaparte pendant un an. Après quoi, celui qui aurait le mieux travaillé devait continuer seul ses études. Pour les autres, on aviserait.

L'année révolue, aucun doute : le plus studieux, le mieux doué, c'était Jean-Martin. On aurait pu le prévoir, car dès son jeune âge, taciturne, réfléchi, il avait témoigné d'un goût particulier pour la lecture, et, quand il ne lisait pas, il écrivait, ou bien il dessinait.

C'est alors que le carrossier, comme le laboureur de la fable, réunissant ses enfants, leur tint à peu près ce langage : « Toi, Martin, qui es l'aîné, tu travailleras avec moi, et tu prendras plus tard la suite de mes affaires. Toi, Eugène, qui aimes la vie d'aventures, tu seras marin. Et toi, Émile, tu seras soldat. Quant à toi, Jean-Martin, à ton choix : comme tu as des aptitudes pour le dessin, tu peux devenir peintre ou architecte ; mais, comme aussi tu te complais dans les livres, je te ferai terminer tes études, et, si tu le préfères, tu seras médecin. » Jean-Martin Charcot opta pour la médecine. Il devait y trouver le chemin de la gloire. (1)

* * *

Né à Paris, le 29 novembre 1825, il avait dix-neuf ans quand il commença sa médecine. Vers 1844, on aurait pu le voir, dans le quartier latin, jeune homme de mise modeste, maigre, le visage mat, éclairé par de grands beaux yeux, portant de longs cheveux rejetés en arrière et une petite moustache noire. Presque toujours solitaire, il se rendait assidûment aux cours de la Faculté ou dans un hôpital. Silencieux, peu liant, il ne s'intéressait qu'à son travail, et quand, le soir, il remontait dans sa chambrette d'étudiant, c'était pour se plonger dans ses livres et prendre des notes, fort avant dans la nuit. L'hiver, il n'aurait pas eu tous les jours de quoi se chauffer, si ses frères ne lui avaient apporté, de temps à autre, quelques déchets de bois provenant de l'atelier paternel.

Sa seule distraction était de dessiner. Lorsque sur son chemin, il avait croisé un type pittoresque, il en faisait, de mémoire, le portrait. Quelques-uns de ses croquis de jeunesse ont été conservés. On y reconnait le « dandy » au gilet rutilant, à la cravate provocante ; le « bohême », avec son béret à gland et

(1) Les autres enfants du carrossier de la cité Trévise ont suivi les conseils paternels. Martin a ouvert un magasin de carrosserie, avenue d'Eylau, qui fut assez achalandé. Émile est entré dans l'armée, où il a pris sa retraite avec le grade de commandant. Eugène, ayant failli périr dans un naufrage, s'engagea dans les spahis ; il fut tué, en 1869, au cours d'une expédition au Sénégal.

sa pipe inséparable; le « novice », joues rubicondes et cheveux rétifs, encore engoncé dans son costume provincial, un parapluie de coton à la main. En quelques traits rehaussés de touches de couleur, le jeune homme savait mettre en relief les ridicules de ses contemporains.

Cette aptitude à saisir les singularités humaines, reparaîtra plus tard — et avec quel éclat! — quand Charcot s'en servira pour dépister les signes cliniques qui le frappent. Car découvrir un détail comique ou signaler une anomalie corporelle, ce ne sont, en somme, que deux façons d'employer cette faculté d'observation qui n'est pas moins essentielle dans les arts que dans les sciences.

* * *

Après quatre années d'un labeur incessant, Charcot, arriva à l'internat en 1848, le cinquième de sa promotion. Le hasard, qui est souvent le maître des destinées, lui fit choisir le service de Rayer médecin réputé, alors à la Salpêtrière.

Tous ceux qui ont connu ce vénérable Hospice, sorte de petite ville provinciale, de plusieurs milliers d'âmes, englobée dans la capitale, ayant en propre son église, son marché, ses paisibles promenades ombragées de tilleuls, tous ont été captivés par le charme mélancolique qui s'en dégage. Charcot n'y a pas échappé. Nulle retraite n'était mieux appropriée à ses goûts de labeur solitaire. Nulle part il n'eût pu rencontrer des éléments d'étude plus variés et plus nombreux. Enfin, il se retrouvait là avec son camarade de promotion, Vulpian, auquel l'unissait une amitié solide, scellée par la communauté de leurs vues et une égale ardeur au travail. Ensemble, ils examinaient des malades, jusqu'alors bien délaissés, et posaient leurs premiers jalons dans un champ où ils devaient bientôt recueillir d'abondantes récoltes.

Entre temps, Charcot, pour ne plus être à la charge de ses parents, donnait quelques leçons particulières aux jeunes étudiants en médecine. C'est à cette époque qu'un jour il montra à l'un de ses élèves, d'origine anglaise, une malade qui l'intriguait. « Mais,

lui dit le jeune Anglais, elle doit être atteinte de goître exophtalmique ; cette affection a été décrite récemment par Graves. » Peu après, Charcot publia l'observation de cette malade, premier cas de goître exophtalmique signalé en France.

Dans les dortoirs des « Reposantes », derniers refuges où les vieilles attendent le terme de leur décrépitude, Charcot puisa la matière de sa thèse de doctorat : *Étude pour servir à l'histoire de l'affection décrite sous le nom de Goutte asthénique primitive, de Nodosité des jointures, Rhumatisme articulaire chronique (forme primitive)* (1853).

Rayer, qui avait apprécié le savoir et la conscience de son interne, le prit comme chef de clinique, et, depuis lors, ne cessa de lui porter intérêt. Mais, pour vivre, Charcot devait songer à exercer la médecine, et les clients n'arrivaient pas.

— « Vous n'aurez pas de clients, lui dit Rayer, tant que vous conserverez vos moustaches. »

— « Je les ferai couper, Monsieur, répondit l'élève, si vous me trouvez un client. »

Quelques jours après, Rayer lui écrivit :

« Faites couper vos moustaches, j'ai un client pour vous. »

Et, le lendemain, Charcot parut, entièrement rasé, tel qu'il devait être pour le reste de sa vie, sauf pendant la Commune, où il laissa pousser toute sa barbe. On l'imaginerait mal ainsi, s'il n'avait fait lui-même un dessin de cette barbe éphémère, qui rendait méconnaissable son beau profil de médaille, au point que les siens, dont il était resté séparé quelque temps, hésitèrent à le reconnaître.

Le client trouvé par Rayer était d'importance : A. Fould, un riche banquier, qui devint plus tard ministre des finances, auquel on avait conseillé, pour raison de santé, de faire un voyage en Italie, accompagné d'un médecin.

Pour Charcot, quelle aubaine ! Outre des honoraires inespérés, lui, qui n'avait jamais quitté Paris, dont il ne connaissait guère que la cité Trévise, le quartier Latin et la Salpêtrière, il allait parcourir un pays merveilleux, où pullulent les souvenirs de l'antiquité et d'admirables œuvres d'art de tous les temps.



Fig. 81. — Jean-Martin CHARCOT en 1860
âgé de 35 ans.



Fig. 82. — Portrait de CHARCOT en 1875
(Dessin de Brissaud, alors externe à la Salpêtrière)

Ensemble ils visitèrent Avignon, Arles, Gênes, Florence, Pise, Sienne, Pérouse, Rome et Naples. Et Charcot, échangeant quotidiennement ses impressions avec son malade, qui avait le goût des belles choses, prenait des notes et des croquis, grâce à quoi il acquit rapidement une ample culture artistique, facilitée par ses dons naturels. On en retrouve à chaque pas l'influence dans son œuvre scientifique.

Une vive sympathie ne tarda pas à naître entre le jeune docteur et son client. Elle ne fit que croître avec le temps. A son retour, Charcot devint le médecin de la famille Fould, qui lui demeura toujours fidèle. Lui-même, lorsqu'il fut le grand consultant qui ne se déplaçait pas volontiers, répondait sur l'heure au moindre appel des Fould, et ceux-ci, qu'ils eussent ou non demandé ses soins au cours de l'année, lui envoyaient au 1^er^ janvier, 1200 francs d'honoraires, accompagnés d'un cadeau.

La clientèle venant, Charcot utilisa les économies rapportées de son voyage pour s'installer rue Laffite, et aussitôt il se remit au travail, afin d'affronter les concours.

En 1856, il fut nommé médecin des hôpitaux ; il avait 31 ans. L'année d'après (1857) il se présenta à l'agrégation, avec une thèse sur *L'Expectation en médecine*. Ce sujet surprit, et, d'ailleurs, dans les épreuves orales, le candidat ne se montra pas assez disert pour qu'on le crut capable d'aborder l'enseignement. C'est là pourtant qu'il devait plus tard se montrer hors de pair.

En 1860, il passa pour la seconde fois ce concours. Une nouvelle thèse sur, *La pneumonie chronique*, plut davantage. Cependant, il ne fut reçu que grâce à la solidité de son argumentation, et parce que son maître, Rayer, le soutint puissamment. Exemple que Charcot ne cessera de suivre, dès qu'il aura des élèves.

Aussitôt qu'il put choisir un service d'hôpital, c'est à la Salpêtrière qu'il songea. Il savait y trouver une mine inépuisable qui lui permit de mener de front les examens cliniques et les recherches d'anatomie pathologique, fondements de cette méthode anatomo-clinique, à laquelle sont dues ses principales découvertes. Et, comme au temps de l'internat, son ami Vulpian, avait, lui aussi, un service à la Salpêtrière.

* * *

Voici donc Charcot, en 1862, attaché de nouveau à ce qu'il appelait le *Pandemonium* des infirmités humaines, où, pendant près d'un tiers de siècle, il allait s'employer à l'édification d'un des plus admirables monuments de la science médicale.

Dès lors se manifesta son activité inlassable. Ses publications se succèdent sans trêve dans les ouvrages médicaux : Article *Anévrisme de l'aorte,* du dictionnaire Dechambre, chapitres sur *La Fièvre typhoïde, Le Typhus, La Peste, La Fièvre jaune,* dans la Pathologie médicale de Requin, etc. Il collabora régulièrement à la Gazette Hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie, par des mémoires originaux et des revues critiques, pendant une douzaine d'années. Il ne manquait pas une séance de la Société Anatomique, qu'il présida en 1872. On ne compte pas ses interventions à la Société de Biologie, dont il devint secrétaire, puis vice-président.

Médecin des hôpitaux, agrégé, voyant grossir sa clientèle, Charcot songea à se marier. Un riche tailleur de Paris, Laurent-Richard, grand amateur de tableaux, avait une fille, Mme Durvis, veuve depuis peu. Il l'épousa. Elle lui apporta, avec une fortune appréciable et de belles relations, toute la ferveur d'une adoration, qui ne fit que croître avec les années. Charcot devint son dieu. Elle ne songeait qu'à lui éviter tout souci matériel, à écarter de lui ce qui aurait pu troubler son travail, heureuse quand elle avait pu être remerciée par un de ces brefs sourires dont il n'était guère prodigue. Malheur à l'audacieux qui se fût permis de contredire l'idole : il eût été impitoyablement exclu.

Le jeune ménage s'installa rue du Coq, où naquirent deux enfants : en 1865 une fille, Jeanne, et deux ans plus tard, un fils, Jean. Celui-ci, orienté par son père vers la médecine, la délaissa après l'internat, cédant à la passion irrésistible, qu'il avait, dès son jeune âge, pour la navigation aventureuse. Il devait, à son tour, illustrer le nom de Charcot, mais dans un tout autre domaine.

Ses périlleuses croisières vers les deux pôles l'ont, au prix de sa vie, fait parvenir, lui aussi, à la gloire.

*
* *

A la Salpêtrière, dès 1866, Charcot s'était entraîné à l'enseignement, en faisant, dans une salle de malades, provisoirement évacuée, des conférences, dont la matière lui était fournie par les vieilles mêmes de l'Hospice : *La Pneumonie des vieillards, Le Rhumatisme chronique, La Goutte.* Il fit connaître, presque en même temps que Leyden, l'existence de cristaux dans les crachats des asthmatiques, connus depuis sous le nom de « Cristaux de Charcot-Leyden. »

Cette année là, une chaire de pathologie interne devint vacante à la Faculté. Le ministre de l'intérieur, M. de Lavalette, aurait voulu qu'elle fût attribuée à Charcot ; mais il ne fut pas écouté. Charcot s'en consola, car il se sentait plus vivement attiré vers l'étude des maladies du système nerveux. Il inaugura, en 1867, des *Leçons sur les Hémorragies et les Ramollissements du Cerveau,* qu'il reprit en 1869, en les complétant par sa découverte avec Bouchard des *Anévrismes miliaires.*

L'étude des affections de la moelle, que Charcot menait de front avec celles du cerveau, allait donner la mesure de son génie clinique. On connaissait bien, depuis Cruveilhier, l'existence des plaques de sclérose médullaire; mais ce n'était guère qu'une curiosité d'autopsie. Or, Charcot ayant retrouvé de telles plaques sur la moelle de malades, chez qui il avait noté pendant leur vie des troubles particuliers de la marche, de la parole, avec un tremblement des yeux et des membres accru par les gestes volontaires, affirma les relations qui existent entre ces lésions anatomiques et le syndrome clinique. L'entité nosographique de la *Sclérose en plaques* était ainsi révélée.

Et ce fut le point de départ d'autres Leçons sur *Les Tremblements,* qui le conduisirent à préciser la symptomatologie de la *Paralysie agitante* alors à peu près inconnue en France. Comme

l'a fait justement remarquer Pierre Marie : « En 1868, faire un diagnostic de la maladie de Parkinson, c'était presque une action d'éclat. »

Charcot avait reconnu de bonne heure la nécessité de consulter les travaux publiés à l'étranger. Aussi, s'était-il astreint à apprendre successivement l'anglais, l'allemand, l'italien, qu'il lisait couramment. Mais s'il suivait aisément une conversation, s'il goûtait dans toutes leurs finesses des scènes de Macbeth ou du Roi Lear, il ne parlait l'anglais qu'exceptionnellement, craignant que l'imperfection de son accent ne prêtât à sourire. Pour Charcot, les langues étrangères étaient, avant tout, des moyens de travail. Il est certain que sa connaissance de l'anglais n'a pas peu contribué à orienter ses études vers l'*Épilepsie corticale*, annoncée par Jackson, vers la *maladie de Parkinson*, les *chorées de Sydenham et de Huntington*, la *maladie de Graves*, la *neurasthénie de Beard*, etc.

Comme au temps de son enfance, il lisait beaucoup, et, dans chacune de ses lectures, il prenait des notes ou détachait des coupures, qu'il accumulait dans des cartons ad hoc. Sciences, arts, histoire, littérature, tout lui paraissait utile à connaître et à retenir. Sur une même page, on pouvait voir à côté d'un verset de l'Évangile, des vers de Shakespeare, des renseignements sur la peinture flamande, etc. Ainsi pouvait-il introduire dans ses travaux des citations appropriées, qui en rehaussaient les attraits.

Au début de 1870, il avait abordé l'étude des *Troubles trophiques dans les maladies du cerveau et de la moelle.* Mais la guerre éclata. Charcot interrompit ses cours pour se consacrer entièrement et toujours à la Salpêtrière, aux soins des malades, fiévreux, varioleux, cholériques, qui y étaient hospitalisés. Soucieux d'épargner aux siens les affres du siège de Paris et de la Commune, il les envoya à Dieppe, puis à Londres, restant lui-même sur la brèche pendant les bombardements. « Tout le monde, écrivait-il alors, s'en accommode ici; c'est pour ainsi dire entré dans les mœurs parisiennes. »

Le calme rétabli, il fait revenir sa famille à Paris, et s'installe

quai Malaquais, dans une des ailes de l'Hôtel de Chimay, rattaché depuis à l'École des Beaux-Arts. L'autre aile est habitée par Edouard Pailleron, l'auteur du *Monde ou l'on s'ennuie,* dont les enfants devinrent les camarades de ceux de Charcot. Il fait ensuite, avec une délégation française, un voyage en Angleterre et en Irlande, où il reçoit le plus flatteur accueil de ses confrères britanniques, très reconnaissants de la courtoisie avec laquelle il avait fait connaître leurs travaux dans ses publications.

* * *

Depuis quelque temps déjà (1867), Vulpian occupait à la Faculté la chaire d'anatomie pathologique. Or, celle de médecine expérimentale étant devenue vacante, le tenta davantage. Il permuta. Charcot qui, par ses travaux et ses cours à la Salpêtrière, s'était acquis une excellente réputation, fut jugé digne de remplacer son ami. On le nomma donc, en 1872, Professeur d'Anatomie pathologique. Il l'enseigna pendant dix années, où secondé par son chef de laboratoire, Gombault, aussi modeste que consciencieux, il fit connaître les altérations des poumons, du foie, des reins, etc., dans des Leçons, qui étonnèrent par leur documentation et leur clarté. La plupart ont été publiées par Sevestre, Bourneville et Brissaud. Le candidat à l'agrégation qu'on avait hésité à nommer en 1860, parce qu'il semblait mal doué pour la parole, avait acquis, en peu d'années, une maîtrise à laquelle chacun rendait hommage.

Quand on relit aujourd'hui ces Leçons mémorables, on en admire encore la belle ordonnance, les lumineux rappels de la structure anatomique, la minutieuse description des lésions, dont beaucoup étaient des trouvailles récentes, ainsi que l'envergure des aperçus de pathologie générale où la clinique n'est jamais négligée.

Charcot donne une personnalité au lobule pulmonaire et en montre les modifications dans les pneumonies aiguës ou chroniques, les pneumokonioses, les scléroses du poumon. Il fait suivre pas à

pas la marche des bronchopneumonies à la fois sur le malade et sur la table d'autopsie.

Pareillement, il isole le lobule hépatique, qui lui sert à interpréter les différentes variétés de cirrhoses du foie, d'origine biliaire ou d'origine veineuse. Il signale même, avant que soit démontrée l'influence microbienne, les infections biliaires fébriles.

Pour le rein, c'est encore du lobule rénal qu'il part pour différencier les lésions de cet organe, le gros rein blanc et le petit rein contracté, en distinguant aussi les variétés cliniques des albuminuries.

Dans tout cela, comme dans toutes ses œuvres, Charcot paraît animé par l'esprit de synthèse, auquel se joint un vif souci de schématisation. Il voit large ; il veut être bref et clair. Aussi fait-il déjà appel aux dessins et aux planches murales qui, en parlant aux yeux, lui permettent d'être plus sobre d'explications.

On peut penser que l'enseignement de l'anatomie pathologique, tel que Charcot le comprenait, l'aurait conduit à réserver toute son activité pour ses cours et son laboratoire de la Faculté. Il fit plus et mieux. Si vif était son attrait pour les maladies nerveuses et si profond son attachement à la Salpêtrière qu'il ne put renoncer aux cours libres dont il avait été l'initiateur. Et il parvint, tâche prodigieuse, à mener de front ces deux enseignements pendant une dizaine d'années. L'un et l'autre furent également suivis ; mais les sujets traités à la Salpêtrière attirèrent bientôt un plus grand nombre d'auditeurs, désireux de pénétrer dans un domaine de la médecine où n'évoluait encore qu'un petit nombre d'initiés.

Que savait-on alors des *Localisations cérébrales*, de l'*Épilepsie, corticale*, du *Tabès*, des *Compressions médullaires*, de l'*Hémichorée*, de l'*Athétose*, des *Amyotrophies spinales*, et de tant d'autres affections qui, peu à peu, conquéraient leur droit de cité dans la nosographie, grâce à l'insatiable curiosité de Charcot et à son talent pour rendre accessibles des notions encore obscures ?

Un tel effort méritait d'être sanctionné. Il le fut en 1882, Gambetta, appuyé par de Mahy et Naquet, proposa de créer

une chaire de *Clinique aes Maladies du système nerveux*, à la Salpêtrière, avec Charcot pour titulaire. Ce vœu fut adopté. C'était la réalisation du rêve qu'il avait depuis longtemps caressé. L'année suivante (1883) il entra à l'Institut. Depuis onze ans déjà, il faisait partie de l'Académie de Médecine.

Désormais, Charcot occupe une situation exceptionnelle. Ses travaux lui ont acquis en France et à l'étranger un renom incomparable. Les auditeurs affluent vers ses cours de la Salpêtrière. Il a des élèves de qualité, la plus belle clientèle de Paris, les plus hautes relations. On l'appelle en consultation de toutes les Cours d'Europe : le tsar de Russie, la reine d'Espagne, l'empereur du Brésil, le font venir. Il dispose aussi d'une grosse fortune, depuis la mort de son beau-père.

Cependant, ni la célébrité, ni les honneurs, ni l'argent, ne le grisent. Il demeure modeste dans ses goûts et dans ses manières. Au milieu du somptueux décor de cet hôtel du boulevard Saint-Germain, où il habite depuis 1880, Charcot conserve la même simplicité d'allures qu'au temps, où, jeune interne des hôpitaux, il manquait souvent du nécessaire. Rien ne semble avoir changé pour lui, et plus il s'élève, plus il travaille.

* * *

La nature, qui avait comblé l'esprit de Charcot des dons les plus enviables, s'était montrée, de surcroît, généreuse pour son physique.

Le masque était impressionnant. Un front haut et puissant, entièrement dégagé, les cheveux rejetés en arrière, retombant sur la nuque; un nez fort, de courbe ferme; la lèvre fine, secrète, un peu hautaine, au-dessus d'un menton volontaire; et surtout, ces orbites profondes, chères aux antiques, où, dans une pénombre accentuée par d'épais sourcils, l'œil demeurait énigmatique, tantôt très doux, tantôt lançant des éclairs impérieux. Pour qui les avait vus, le mystère de ce regard et le galbe du profil restaient noubliables.

On a comparé Charcot, dans sa jeunesse, à Bonaparte. Il n'en avait que la pâleur et l'impassibilité. On a dit qu'il ressemblait à Dante ; mais son nez avait moins de volume et n'était pas aussi tombant. On a vanté ensuite son « profil césarien », et il est certain qu'en le voyant, on songeait tout naturellement aux belles médailles de l'époque romaine.

Mais Charcot était avant tout Charcot.

D'aucuns ont supposé que ce visage était de convention. Erreur. Il avait été, à vingt ans, ce qu'il fut à soixante, avec des rides en plus et l'inévitable empâtement de la vieillesse, mais toujours avec le même œil pénétrant dans un masque impénétrable. Son abord était froid, son bonjour imperceptible, sa main n'avançait qu'à demi et ne répondait guère à l'étreinte. Il dédaignait les manifestations banales de politesse, comme il faisait fi des conversations oiseuses. Au vrai, même à l'apogée de sa gloire, il conserva un reste de timidité. Le milieu plébéien de son enfance, sa vie solitaire d'étudiant studieux, ne lui avaient pas permis de se façonner aux manières mondaines. Mais il en imposait par sa gravité naturelle et par ses silences inquiétants.

Cependant, dans son entourage familial, devant les facéties de ses enfants on le voyait parfois se dérider. Rien n'était plus déconcertant alors que la grimace sous laquelle il s'efforçait de dissimuler l'envie de rire qu'il n'arrivait pas à maîtriser.

Chaque année, le 11 novembre, pour sa fête, la Saint-Martin, la jeunesse de son entourage lui ménageait une surprise. C'était le plus souvent une fantaisie théâtrale, inspirée par une œuvre de Shakespeare, qu'il connaissait à fond et dont il aimait la philosophie railleuse. Il préférait la grosse farce aux grâces précieuses. Aussi, les acteurs improvisés ne se faisaient-ils pas faute d'introduire, dans le spectacle, des plaisanteries qui rappelaient à Charcot son temps de salle de garde. Il s'exclaffait alors, pour tout de bon. Mais ce n'était qu'une éclaircie éphémère. Dès le lendemain, il donnait le premier l'exemple du labeur qui ne connaît pas de repos.

*
* *




Fig. 83. — Portrait de Chevreul, centenaire
par CHARCOT



Fig. 84. — Une leçon de CHARCOT à la Salpêtrière

(1887)

(Tableau de Brouillet)

L'emploi de son temps était méthodiquement réglé. Suivons le.

Tous les matins, à la même heure, sauf pendant le mois de vacances qu'il s'accorde chaque année, Charcot arrive à la Salpêtrière. Son service, au complet, l'attend à la porte de la clinique. D'un coup d'œil, il s'assure que tous sont là, car il n'est pas tendre pour les retardataires. Il tend deux doigts à son chef de clinique et à ses internes ; les externes et les stagiaires n'ont droit qu'à un simple hochement de tête ; pourtant les médecins, venus de l'étranger, sont gratifiés d'une esquisse de sourire. La France ne doit-elle pas se montrer accueillante ? Puis, Charcot entre dans son cabinet, une modeste petite pièce, garnie de quelques livres et de cahiers d'observations ; les murs sont ornés de reproductions des dessins et des tableaux qu'il a remarqués dans les musées.

Il s'asseoit près d'une table nue, et, aussitôt, fait venir le malade à étudier. On déshabille celui-ci complètement. L'interne lit son observation ; le Maître l'écoute attentivement. Ensuite, un long, très long silence, pendant lequel il regarde, regarde le patient, en tapotant d'une main sur la table. Les assistants, debout, tassés, attendent, anxieux, une parole qui les éclaire. Charcot continue à se taire. Après quoi, il commande au malade un mouvement, le fait marcher, parler, demande qu'on cherche ses réflexes, qu'on explore sa sensibilité. Et, de nouveau, c'est le silence, le silence mystérieux de Charcot. Enfin, il fait venir un second malade, l'examine comme le précédent, en réclame un troisième, et, toujours sans mot dire, les compare entre eux.

Regarder, regarder encore, regarder toujours : c'est ainsi seulement que l'on arrive "à voir". Cette observation minutieuse, visuelle surtout, est à l'origine de toutes les découvertes de Charcot. L'artiste qui, chez lui, allait de pair avec le médecin, n'a pas été étranger à ses trouvailles.

Midi sonne; il se lève. Quelques instructions à ses internes, et, à petits pas, suivi de son service, il regagne sa voiture, donne une petite tape amicale aux chevaux de son landau de louage, un bref salut à l'entourage. Il est parti. Il n'a rien dit de ses remarques. Il ne voit rien sur son trajet. Il a pris un livre et s'y

est plongé avec tant d'attention, qu'arrivé devant sa demeure, le cocher, qui le conduit depuis de longues années, est parfois obligé de frapper à la vitre pour l'avertir qu'il faut descendre.

L'après-midi, c'est la consultation, chez lui. L'appartement est encombré de malades venus de tous les points du monde. Chacun est reçu à son tour, sans protocole, après un examen sommaire par le secrétaire de Charcot. Le défilé dure jusqu'au dîner. Enfin, le soir, dans le silence de la vaste bibliothèque propice à la méditation, Charcot rassemble les souvenirs de ses examens du matin, compulse les travaux parus sur le sujet qui le préoccupe. Il en tirera la matière d'une de ses Leçons, qui révèleront au monde médical un chapitre encore insoupçonné de la neurologie. Tard dans la nuit, il poursuivra sa tâche, oublieux de l'heure, et si profondément absorbé dans ses créations, qu'un soir — c'était quand il étudiait l'Aphasie — ayant machinalement tortillé autour de son index une mèche de cheveux, il fallut que sa femme vint couper cette mèche pour libérer le doigt

Le jour du Cours, le vendredi, une foule nombreuse affluait à la Salpêtrière. On avait aménagé, dans une ancienne cuisine de l'hospice, un vaste amphithéâtre. Il était comble. Charcot se tenait sur l'estrade, entouré de ses élèves, et faisait venir les malades qu'il voulait montrer à son auditoire, car il n'admettait pas qu'on pût enseigner la clinique sans mettre les signes objectifs sous les yeux.

Il parle lentement, mais sans hésitations, d'une voix un peu sourde, que compense une diction très nette. Aucun artifice oratoire; il ne dit que l'indispensable. Tous les mots sont justes et tous portent. Tantôt assis, tantôt debout, les épaules voûtées, il ne fait d'autres gestes, qu'un mouvement tranchant de la main pour affirmer des vérités incontestables.

Cependant, il lui arrive de se départir de sa réserve, pour mieux faire saisir un signe clinique. Il n'hésite pas alors à mimer : l'asymétrie des traits dans la paralysie faciale, les différentes démarches des hémiplégiques, la festination et la raîdeur figée

des Parkinsonniens, etc. Grâce à quoi les auditeurs sont désormais en mesure de faire un diagnostic de visu.

D'ailleurs, il a aussi recours à la démonstration par l'image. Le tableau noir et les craies de couleur étaient pour lui des accessoires indispensables. En quelques traits, en quelques hachures, il objectivait l'idée : et regarder, c'était comprendre. Il multipliait les tableaux synoptiques, les planches murales aux couleurs vives et frappantes.

Pour cette pédagogie visuelle, Charcot avait su utiliser les aptitudes de ceux qui l'entouraient. Son chef de laboratoire, Paul Richer, avait mis au service de la neurologie son talent de dessinateur et de sculpteur, en même temps qu'il édifiait un splendide monument à la morphologie humaine. Grâce à l'habileté d'Albert Londe, la photographie, encore bien peu répandue, devint un précieux adjuvant des cours, au moyen des projections lumineuses de types cliniques ou de préparations microscopiques.

Un jour même, la Salpêtrière eut son musée, où voisinèrent les pièces anatomiques, les moulages, les dessins et les peintures.

Et comme Charcot était convaincu que la neurologie pouvait bénéficier de toutes les connaissances, il eut recours à la compétence de Parinaud, pour élucider l'ophtalmologie nerveuse. Comme il avait en haute estime les découvertes de Duchenne de Boulogne, il donna une large place aux examens électriques qui devinrent, dès lors, d'application courante.

Le cours fini, Charcot remettait ses notes à son chef de clinique, en lui disant négligemment : « Vous arrangerez cela ». Il n'y avait rien à arranger. La leçon pouvait être publiée sans retouches ; elle était entièrement écrite de sa main, dans cette langue ferme, sobre, châtiée, riche en images, et surtout d'une lumineuse clarté, dont il avait le secret.

Le mardi avait lieu la consultation externe, occasion pour Charcot de faire de nouvelles leçons, celles-ci improvisées. A l'avance, chef de clinique et internes, opéraient un triage dans la cohorte de malades qui se pressaient à l'entrée de l'Hospice et choisissaient les cas les plus intéressants. Charcot les interro-

geait à son tour devant l'auditoire et procédait à leur examen. Rien de plus vivant de plus instructif que cette *Policlinique,* image exacte de la médecine en action, avec toutes ses surprises, toutes ses complexités. Le dialogue avec le malade faisait peu à peu entrevoir le diagnostic, Charcot en précisait les éléments, y ajoutait des remarques d'ordre plus général, et donnait des conseils pratiques, entremêlés d'anecdotes, plus probantes que de longs développements. Ce mode d'enseignement, accessible à tous, fut particulièrement apprécié par les étrangers, dont la culture était surtout livresque, et qui admiraient, sans réserve, le « coup d'œil » du Maître pour dépister la maladie d'un sujet qu'il n'avait encore jamais vu.

Ces *Leçons du Mardi,* volontairement publiées sous forme de conversations familières, par Jean Charcot, Blin et Colin (1887-1889), permettent de mesurer à la fois la variété du savoir, la longue expérience et toute la perspicacité du grand chef de la neurologie française

« On y voit, disait Babinski en les préfaçant, comment, dans tel cas, la simple vue d'un malade, un geste, sa parole, sa marche, suffisent pour mettre le médecin au courant de son état ; comment, dans tel autre cas, une analyse rigoureuse des symptômes et de la marche de l'affection est indispensable pour arriver au diagnostic, et enfin comment, parfois, malgré un examen des plus approfondis, il est impossible de se prononcer immédiatement, »

Car, si Charcot avait la faculté rare de discerner les faits importants et jusqu'alors inaperçus, il savait aussi patienter et ne se hâtait jamais de conclure.

*(A suivre)*

3-39. - de Plas, Paris Maurice FLOQUET, *Gérant.*




IODOCHLOROXYQUINOLÉINE

NOM DÉPOSÉ

CIBA

**ANTISEPTIQUE SPÉCIFIQUE**
**DES AGENTS PATHOGÈNES**
**DU TUBE DIGESTIF**

ENTÉRITES
DIARRHÉES ET DYSENTERIES
INFECTIEUSES OU PARASITAIRES
FERMENTATIONS GASTRIQUES
COLITES, HÉPATITES INFECTIEUSES
COLIBACILLOSE

Spécifique
Non toxique
Non irritant

ADULTES 1 à 2 comprimés trois fois par jour
ENFANTS : 1/2 à 4 comprimés par jour

Laboratoires CIBA O. Rolland, 103 à 117, Boul^d de la Part-Dieu, LYON

404 bis

# LA SYPHILIS DU SYSTÈME NERVEUX

par A. SÉZARY,

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin de l'Hôpital Saint-Louis.

Un volume de 288 pages avec 28 figures .. .. .. .. .. **48** Frs

MASSON & C[ie], Éditeurs, 120, Boulevard Saint-Germain, Paris (6[e]).

---

Dans cet ouvrage se trouvent réunies la pathologie générale, la thérapeutique et la prophylaxie de la syphilis nerveuse, car il ne faut pas, dit l'auteur, syphiligraphe et neurologue distingué, séparer ces trois sujets intimement connexes. Chacun d'eux bénéficie des progrès réalisés dans les autres et, depuis une trentaine d'années, tous les trois se sont considérablement enrichis et développés. Plutôt que d'étudier un problème clinique particulier, le but à atteindre est donc d'établir une doctrine générale cohérente et valable pour toute syphilis humaine.

L'originalité de la syphilis nerveuse, à la lumière de cette doctrine, qui prend elle-même appui sur la clinique, l'histologie, les réactions biologiques et la thérapeutique, apparaît comme dominée par les particularités du tissu nerveux lui-même et son terrain organique, bien plutôt que par celles du microbe dont la dualité et l'organotropisme électif ne sont point démontrés.

Mais ce livre a surtout une grande portée thérapeutique. Spécialisé depuis trente ans dans l'étude de la syphilis nerveuse, promoteur avec son collaborateur André Babé d'une méthode thérapeutique de la paralysie générale qui a fait ses preuves, l'auteur ne pouvait moins faire que de s'étendre sur ce chapitre où sa compétence ne saurait être discutée.

Il passe d'abord en revue les médicaments utilisés dans le traitement de la syphilis nerveuse, leur posologie, leur activité, leurs modes d'administration, puis il s'étend sur le traitement particulier des diverses localisations : artérite, paraplégie, méningo-encéphalite, névrite optique, tabès, paralysie générale. Ce chapitre se termine par un aperçu sur l'efficacité des traitements actuels de la paralysie générale.

Très important est le chapitre traitant de la prophylaxie de la syphilis nerveuse et montrant comment il est possible de l'instituer, notamment par des examens judicieux du liquide céphalo-rachidien.

Cet ouvrage n'intéressera pas seulement les médecins spécialisés mais aussi tous les praticiens soucieux de combattre avec les meilleures armes les manifestations nerveuses d'une syphilis, et mieux encore de les prévenir chez ceux de leurs clients qu'ils y savent exposés.

A. J.

